

Le petit maréchal mourut, et il alla frapper à la porte du paradis ; mais saint Pierre lui dit :

— Va voir plus bas ; il n'y a pas de place ici pour toi. Il descendit à l'enfer ; mais dès que le diable l'aperçut, il cria :

— Ne le laissez pas entrer ou nous sommes tous morts.

Le petit maréchal s'en alla, et il finit par entrer dans le paradis.

(Conté par René Ronsin de Moncontour).

V.

LA JUMENT NOIRE.

Cric, crac !

Marche aujourd'hui, marche demain,

A force de marcher on fait beaucoup de chemin,

Pourvu qu'on ne tombe pas le nez dans la poussière.

Il y avait une fois, — comme on dit toujours, — un petit garçon qui n'avait ni père ni mère.

Il partit pour faire son tour de France, et arriva dans un sentier étroit où il marcha trois jours et trois nuits sans en voir le bout.

— Qu'est-ce que cela ? disait-il ; la singulière route qui est toujours la même et au bout de laquelle on n'arrive pas !

Comme il pensait ainsi, il entendit le bruit des sabots d'un cheval et il vit venir une jument noire comme la nuit qui s'arrêta devant lui, comme pour l'inviter à monter sur son dos.

Il se mit en selle ; la voilà aussitôt en l'air, et elle montait, montait si haut qu'on ne voyait plus la terre ; elle finit par descendre et le déposa dans la cour d'un grand château :

— Te voilà, lui dit le maître du logis ; tu es maintenant en mon pouvoir ; fais bien attention à exécuter mes ordres. Tu vois cette marmite, ajouta-t-il en lui en montrant une qui était grande comme la commune de Saint-Cast, il faut que tu tiennes toujours du feu allumé dessous ; tu rendras claire comme de l'or cette écurie remplie de toiles d'araignées, et à chaque fois que tu donneras un

grain d'avoine aux autres chevaux, tu frapperas avec un gros bâton la jument blanche qui est parmi eux.

Le seigneur s'en alla, après avoir parlé au jeune homme qui resta seul et se mit à entretenir le feu sous la marmite ; il en sortait des voix qui disaient :

— Petit feu, petit feu ! ne souffle pas si fort !

— Qu'est-ce que cela ? pensait-il.

Et il entendit la voix de son père qui disait :

— Petit feu ! petit feu ! ne souffle pas si fort.

— Il paraît, dit-il, que mon père est là-dedans.

Il ôta le couvercle de la marmite et aussitôt tous les damnés en sortirent comme un essaim de mouches à miel ; parmi eux était son père qui lui dit : C'est toi qui m'as délivré ; nous nous reverrons plus tard.

Le jeune homme alla ensuite à l'écurie, et, comme il frappait sur la jument blanche, elle lui dit :

— Ne frappe pas si fort, écoute-moi plutôt, ou dans trois jours tu seras semblable à moi.

— Parle, jument blanche, lui dit-il.

— Tu es chez le diable ; quand il va voir que sa marmite est vide il va être furieux. Fais-moi sortir d'ici, monte sur mon dos, et nous allons nous sauver tous deux.

Ils partirent, et quand le diable arriva, il criait et jurait à faire trembler, tant il était furieux de ne plus avoir de quoi souper dans sa marmite. Il voulut poursuivre le jeune homme et la jument blanche, mais ils arrivèrent avant lui à un ruisseau d'eau bénite qu'ils franchirent.

Quand ils furent à l'abri de la poursuite du diable, la jument blanche dit à son cavalier.

— Voici une hache avec laquelle tu vas me couper la tête.

— Non, répondit-il ; jamais je ne te ferai de mal, à toi qui m'as sauvé.

— Si, fais ce que je te dis, ou tu t'en repentiras.

Il coupa la tête à la jument, et à sa place, il vit une belle princesse, avec laquelle il se maria.

Quelque temps après leur mariage, ils eurent un enfant ; ils ne pouvaient trouver ni parrain ni marraine pour le nommer. Le mari se mit en route pour tâcher de trouver deux personnes charitables. Il rencontra le bon Dieu, qui paraissait semblable à une autre personne ordinaire, et qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Chercher un parrain et une marraine pour mon petit garçon.

— Je serai son parrain, lui dit le bon Dieu, et ma femme sera sa marraine, si tu veux que lorsqu'il aura sept ans, il vienne passer quelques mois chez moi.

— Je veux bien, répondit le père de l'enfant.

Le bon Dieu vint avec la sainte Vierge ; ils nommèrent l'enfant puis s'en allèrent.

Quand l'enfant eut sept ans, le bon Dieu vint chez ses parents et leur dit :

— Maintenant, donnez-moi pour quelques mois mon filleul, il n'aura aucun mal.

Voilà l'enfant parti à cheval avec son parrain, qui lui dit :

— Fais bien attention, tu vas voir près d'ici un oiseau, si tu le touches, tu es perdu, c'est l'oiseau-malheur.

En passant sous une voûte, l'enfant vit l'oiseau, et s'écria :

— Ah ! le bel oiseau !

— Si tu y touches, dit le bon Dieu, tu es perdu.

Malgré cette défense l'enfant sauta à bas du cheval et prit l'oiseau ; mais son parrain avait disparu. Il emporta l'oiseau, et entra dans une église ; il monta tout en haut du clocher parmi les cloches, et il tira l'oiseau de sa poche ; mais l'oiseau éclairait toute la chambre, et même on apercevait la clarté du dehors. On vint voir ce que c'était, on lui fit mille misères, et on lui enleva l'oiseau ; mais il lui était resté à la main une jolie plume qu'il ramassa.

Il alla se gager dans une métairie pour garder les vaches ; il couchait dans l'écurie, et le soir, quand il avait envie de lire, il se servait de la plume qui éclairait comme une chandelle.

Les gens de la ferme s'en aperçurent et ils le battirent, en l'appelant petit sorcier :

— Hélas ! disait-il, mon parrain m'avait bien dit vrai quand il me parlait de l'oiseau-malheur.

Ils lui prirent sa plume et le mirent à s'en aller ; il rencontra son parrain, et courut après lui en criant :

— Parrain, emmène-moi.

— Non, tu m'as désobéi, tu n'auras jamais de chance.

Il finit pourtant par le prendre sur son cheval, et il le déposa près d'une grande ville, en lui disant :

— Tâche de gagner ton pain honnêtement, et je te pardonnerai.

Il resta trente ans dans la ville, vivant du mieux qu'il pouvait et tous les jours, il priait le bon Dieu.

Son parrain vint alors le chercher et lui dit :

— Ta misère est finie.

Il le fit monter à cheval, et l'amena chez ses parents en lui disant :

— Je vous rends votre fils, c'est moi le bon Dieu, et sa marraine était la bonne Vierge.

*(Conté en 1880 par Auguste Macé, de St-Cast,
matelot, âgé de 30 ans).*

A suivre).

P. SÉBILLOT.

